

Bonsoir,

Si vous le voulez bien, j'aimerais m'adresser à vous dans cette langue qui est la nôtre, le français, qui n'était pas la mienne, qui a fini au cours des années et des accidents, par le devenir, mienne, aussi.

Je parle d'accidents parce que je crois que rien, au fond, ne me prédestinait à mâcher et articuler devant vous de tels sons, de telles sonorités.

*A Bære so nâte e a Bære so cresciute, e mmocche jîe tenève u bbarèse e l'italiàne e nudde chiù.*

Voilà les sons qui traversaient mon organe, en plus de l'italien, dès mon enfance.

Je n'ai pas été préparé à ça.

À ma connaissance, personne, dans ma famille n'a jamais fait sa vie à l'étranger : il y a eu des migrations vers le Nord du pays, j'ai des oncles et tantes qui ont des accents formidablement différents de celui dans lequel j'ai grandi, mais je crois que personne d'entre eux, encore moins que moi, ne saurait faire la différence entre les jeunes, le jeûne, et être à jeun.

Mais qui sait, peut-être je n'ai fait que prolonger leur trajectoire, ils se sont arrêtés en Lombardie, moi j'ai franchi les Alpes, ils ont en quelque sorte ouvert la voie.

Lorsqu'on écrit une langue dans laquelle on n'a pas grandi, souvent les gens ne vous cachent pas leur admiration. Après un premier moment où mon ego est très flatté, cela me questionne. Que dit cette admiration, cette surprise ?

Cela soulève, chez moi, au moins trois questions : la question de l'appartenance, de la maîtrise, et de la légitimité.

Je commencerais par la dernière : est-ce que je suis tout aussi légitime que des locuteurs francophones de naissance à écrire en français ? Ici, parmi nous, ce soir, la réponse peut paraître évidente, mais nous savons bien que cette évidence n'est pas si répandue que cela. Peut-on parler sans gommer son accent et être aussi bien entendu que les autres ? Rien n'est moins sûr. Donc merci, une première fois, au prix de La Renaissance Française pour travailler à renforcer cette légitimité. J'espère que des entreprises comme la vôtre pourront permettre au plus grand nombre d'envisager la langue étrangère comme un terrain de jeu dans lequel l'on peut s'aventurer sans danger, jusqu'à le rendre familier, à soi.

Et si je parle de terrain de jeu, c'est parce que je crois qu'il faut néanmoins questionner la façon dont on acquiert cette légitimité à s'exprimer dans une langue qui, au départ, n'est pas la nôtre : est-ce qu'il faut faire preuve d'une certaine maîtrise, voire d'une maîtrise certaine, absolue, de la langue pour se sentir légitime, être reconnu comme légitime à écrire dans une langue étrangère ? Je ne répondrai pas directement à cette question. Je me limiterai à vous dire qu'au fur et à mesure de la tournée qui a accompagné la sortie de mon livre, en répondant aux questions de mes interlocuteurs et interlocutrices, j'ai fini par réaliser que si j'ai écrit *Faïel & les histoires du monde* en français, c'est justement parce que cela me permettait de sortir de la maîtrise, de sortir du fantasme, du piège, du délire de la maîtrise.

Lorsque j'écris dans l'une des langues dans lesquelles j'ai grandi, je peux déraisonnablement me dire que je maîtrise cette langue. Eh bien, cela est pour moi le meilleur moyen pour ne pas écrire. En tant que pire harceleur de moi-même, j'exige

de moi que sous ma plume, sous mon clavier, apparaissent, dès le premier jet, des phrases parfaites, mémorables, autant de briques à poser en vue de ma future nobélisation. C'est, je vous avais prévenu, de l'ordre du délire. Mon écriture en devient rigide, mon imaginaire, en carton-pâte, sans le moindre jeu de lumière qui permette de rendre la chose magique.

Mais ce délire de maîtrise, en plus de me faire sourire, me fait réfléchir : qui est cet individu à même de croire, raisonnablement, décemment, qu'il maîtrise une langue ? qu'UNE langue existe, unique, aux frontières définies et à peu près immuables ?

Cet individu est le monolingue, non pas le monolingue de fait, mais le monolingue d'esprit. Je crois que quand j'écris en italien, je redeviens, en partie, ce monolingue qui croit qu'il peut enfermer, en maître, emprisonner la langue en écrivant.

Quand le petit Faiël s'est mis à parler à mon oreille en français et que je me suis mis à écrire ce qu'il me disait, j'ai su d'emblée que j'écrirais mal, que même en y mettant toute mon application, je ne pourrais jamais maîtriser quoi que ce soit, m'imaginer en maître de quoi que ce soit.

J'ai su que la langue m'échapperait. Et accepter que la langue m'échappe a fait de moi, je crois, un meilleur écrivain, pour tout un tas de raisons, dont la plus immédiate est que je me suis ouvert davantage à ces langues autres que sont celles de mes personnages, à leurs accents, à leurs maladdresses, à leur marginalité et à celle des histoires qui les traversaient, à celles des logiques qui les guidaient.

La langue m'échappait, et je me retrouvais, heureux, à me laisser porter par le tourbillon engendré par sa fuite.

C'est seulement à ce moment-là, que des accidents heureux ont pu se produire : 95 % des personnages n'existaient pas dans mon idée de départ, 95% de ce qui se passe dans le roman n'existait pas.

Il s'est produit cette chose formidable qui a fait que tout en écrivant dans les frontières de ce qu'on peut appeler le français, je suis redevenu un écrivain plurilingue, j'écrivais en présence de toutes les langues du monde.

Et ma langue, le français, était vivante, parce qu'elle débordait.

Je crois, profondément, qu'une langue vivante, quelle qu'elle soit, déborde toujours, qu'elle est d'abord et avant tout un débordement : elle déborde les frontières des états, elle déborde les siècles, elle déborde les individus, les classes sociales, les tabous, elle se laisse déborder par tout ce qui lui arrive, par les accents qui la parlent, par les pratiques qui la plient, par les émotions qui la transpercent.

Je crois qu'une langue n'est vivante que si elle accepte, sans cesse, de renoncer à son unité, à son unicité, son univocité.

C'est à l'aune de cette vision des choses que je lis le nom du prix que vous me remettez aujourd'hui : La Renaissance Française.

Le français renaît chaque fois que quelqu'un le parle, l'écrit. En récompensant un écrivain dont le français n'est pas la langue native, vous ne vous limitez à rendre

légitime cette non-maîtrise de la langue, mais vous reconnaissez que la langue française renaît dans les mots, la parole, de celles et ceux qui la maîtrisent le moins, ou qui acceptent de sortir de la logique de la maîtrise. De se laisser peut-être et davantage toucher par elle.

Merci infiniment, votre prix, votre reconnaissance, cette renaissance me touchent.

Me font sentir davantage que le français est ma langue, que je la partage avec vous, et je suis heureux qu'elle nous permette de nous parler, de nous comprendre. Cela me fait sentir davantage mon appartenance à cette langue.

Merci, merci à vous.

J'aimerais terminer en vous parlant d'accent. J'ai été très touché par les lecteurs qui m'ont dit avoir senti un accent dans mon écriture. Dans un livre très fertile pour mon imagination, Alain Fleischer parle de l'accent comme d'une langue fantôme. Le signe qu'une autre langue était là avant, qui vient hanter la langue actuelle. C'est vrai pour nous, écrivains qui avons grandi dans une autre langue, mais quand on y pense cela peut être vrai aussi pour les accents régionaux : l'accent peut être la forme survivante d'un patois disparu.

L'écriture de *Faïel & les histoires du monde* est née de chants que j'ai écrits dans mon dialecte. L'une de mes lectrices les plus averties m'a dit que c'est « le roman des voix des vaincus qui chantent dans le ventre de leur descendance. Des langues oubliées ou perdues qui se ravivent au son des chants des rats et des oiseaux. »

Eh bien, j'aimerais vous lancer cette idée comme une note, un bourdon à chanter tous ensemble et à partir duquel chacun viendrait broder ses mélodies personnelles : si l'accent est une langue fantôme, il existe alors, chez les écrivains et les écrivaines que vous récompensez, une forme de renaissance du français par la hantise.

Merci, merci infiniment.

Paolo Bellomo